



CARTE POSTALE #2

FAIRE RECHERCHE EN VISITANT

THOMAS ARNERA

MOTS-CLÉS : VISITE — SOLS — VILLE — PHOTOGRAPHIE — ESPACE PUBLIC — TAPIS

Ce texte est la version numérique et le second d'une série de cartes postales de recherche. Le format carte postale est né d'un désir d'adresser des bouts de textes, de recherche en train de s'écrire car ils s'écrivent aux présents et en présence des personnes qui font la recherche. Dans ce texte la visite s'arrime à la recherche avec à l'esprit l'idée que visiter est une chose courante à la fois dans nos vies mais aussi dans nos pratiques individuelles et collectives. La carte postale tente aussi de faire visiter la recherche. Elle prend le contre-point de la ***carte-postalisation*** de nos vies, nos villes, le contre-point de la société « carte de visite ». Elle fabrique des cartes à sa manière depuis des textes, des lieux, des voix/voie, depuis des territoires en expérience(s).

FAIRE RECHERCHE EN VISITANT

Nous sommes le vendredi 17 février, je suis à Marseille, dans le jardin « abandonné » des Fabrettes (15ème arrondissement). Je compose un groupe de personnes plutôt hétéroclites qui s'apprêtent à passer la journée ensemble. J'y suis à l'invitation de Francesca Riva, qui travaille au sein de l'association 3,2,1¹ et en lien avec collectif d'habitantes *Trait d'Union* et de son journal *La Baguette Magique* à la cité de la Castellane. J'ai rencontré Francesca dans le cadre de l'action « *Faire commun, faire recherche en quartiers populaires* »². Nous devons nous croiser dans les environs de Naples où j'étais en visite quelques semaines plus tôt. L'impossibilité de se retrouver à ce moment-là me conduit dans ce jardin à Marseille, ville dans laquelle elle a vécu et travaille aujourd'hui de façon intermittente. Alors que nous échangeons à propos de cet étrange endroit où nous nous trouvons, ainsi que du programme de la journée (une déambulation), je reçois, à l'instar de l'ensemble des personnes réunies, une carte. Sur chacune de ces cartes est inscrit un mot différent. La consigne qui nous est donnée consiste à activer la carte durant la marche de la manière dont nous le souhaitons. Il peut s'agir de discuter avec les autres participant-e-s, d'une intervention publique ou encore d'un jeu que l'on propose aux autres depuis sa carte. *A priori*, on peut faire à peu près ce que l'on veut avec cette carte. Certain-e-s ont « injustice », « surprise », « vertige », « imaginaire ». J'ai entre les mains la carte « Sols ». D'abord le mot m'intrigue dans sa construction : « Sols », au pluriel. Je vois rarement ce mot écrit et encore moins au pluriel. Il serait peut-être plus exact de dire, qu'en fait, je n'y prête pas attention. Puis je réalise que ce mot est étroitement lié à ma réflexion du moment autour de l'idée de recherche en friche. La situation que produit cette proposition de jeu de carte, proposition faite, me semble-t-il, par le collectif *Trait d'union*, va modifier le mode d'attention que j'ai pour ce terme mais aussi la façon dont je vais me raconter ces quelques jours à Marseille. D'une envie de penser ma recherche en friche, je vais finalement éprouver cette recherche en visitant Marseille avec cette carte *Sols* dans ma poche.

À la suite de ces quelques jours dans la cité phosséenne, je réalise comment le fait de visiter est devenu une des composantes de ma pratique. Visiter suggère de s'inviter quelque part ou encore d'y être invité par quelqu'un d'autre. Ces invitations supposent des affinités, des liens (sinon on enquête, on infiltre, on prend en filature, on cambriole). Elles supposent aussi des intérêts mutuels à créer un moment. L'action *Faire recherche en quartiers populaires* incarne, selon moi, ce moment où la visite d'actions, de pratiques, de collectifs, de lieux a pris son sens. Aucune de ces visites n'était préméditée à l'avance, aucun modèle n'a été proposé, aucune routine n'a eu le temps de s'installer. Cette visite à Marseille, qui prolonge des relations tissées lors de cette action³, formalise pour moi cette idée de recherche en visitant. Rétrospectivement, elle donne aussi du sens à l'ensemble de ces visites ainsi qu'à mon journal *Lieux et Milieux*⁴ qui documente l'ensemble de ces dernières entre 2020 et 2022⁵. Lorsque je retrouve Francesca, je viens avec ces visites dans mes valises en recherche. Lorsque j'écris ces lignes, je dispose aussi de mon journal pour revenir sur celles qui se sont passées, sur ce que j'en ai compilé sur le vif. Ensemble, la visite et le journal « font méthode » au sens où le processus de recherche est apparent, visible, partageable et fabrique quelque chose. L'utilisation de la formule « quelque chose » est emblématique de se faire méthode où les retombées de la recherche

¹ Sur sa page facebook, l'association se présente comme une « association socioculturelle d'éducation populaire ».

² Le titre exact est « *Faire commun, faire recherche en quartiers populaires. Coopération, co-expérimentation, co-création* ». Pendant trois ans nous avons réalisé, ici et là, des résidences (séances de travail collectives et situées) au sein de collectifs ou d'actions en quartiers populaires. Si l'action, dans sa construction institutionnelle, est officiellement terminée, l'invitation de Francesca Riva montre comment les délimitations institutionnelles ne sont pas cohérentes pour déterminer le début et la fin d'une recherche et, donc, d'une trajectoire qu'elle soit individuelle ou collective. De fait nous cheminons encore ensemble et ces cheminements trouveront probablement d'autres constructions institutionnelles ou non pour exister, perdurer.

³ J'écoute une première fois Francesca Riva nous présenter le travail du collectif 3,2,1 en *visio* alors que je visite le collectif des *Mutu-ielles* à Saint-Martin d'hères (2021), puis je la rencontre à Saint-Denis en octobre 2022.

⁴ Un travail de relecture est en cours. Le document sera mis en ligne dans le courant de l'année 2023 sur le site www.defluences.fr

⁵ Je pense au collectif *En Rue* à Saint-Pol-Sur-Mer (quartier Jean Bart, Guynemer) *La Mutu-ielle* à Saint-Martin-d'hères (Renaudie), *Les Éditions du commun* à Rennes (Le Blosnes), ou celle que nous avons accueillie à Lyon avec les membres de l'action *Un Future Retrouvé* (Mermoz sud).

sont multiples, difficilement objectivables et différentes selon les trajectoires et les expériences des acteur·rice·s en présence. Les personnes qui se rendent visite n'ont pas nécessairement les mêmes attentes, mais elles ont peut-être besoin d'accueillir et d'être accueillies pour que quelque chose de leurs pratiques existe. Ces choses qui font méthode participent aussi à « faire exister ce qui n'existe pas encore » pour reprendre la formule d'Aleks Dupraz lors de l'une de nos visites à Saint-Denis⁶. Le journal comme la visite font méthode, compose la recherche, participe du moment et du mouvement de l'expérience. Tout cela contribue à penser la recherche d'abord comme expérience et les visites que l'on fait comme une composante de ces expériences. C'est ce que ce texte se propose d'envisager au départ de ces quelques jours à Marseille.

Enfin, « faire recherche en visitant » suppose aussi de prendre un contre-point vis-à-vis d'autres pratiques de la visite (et de la recherche). Pratique de la visite qui empêchent une mise en recherche, qui empêchent les expériences existantes (celles qui habitent) de perdurer et à celles qui n'existent pas encore d'advenir. C'est aussi autour de ce motif que l'association *Hotel du Nord*⁷ organise la déambulation à laquelle je m'apprête à participer, toujours au départ du jardin des Fabrettes. Car visiter une ville renvoie aujourd'hui souvent à une activité touristique de haute consommation plutôt qu'à une pratique écologique et politique. L'industrie du tourisme, dont mon smartphone est le parfait *intercesseur* participe qu'on le veuille ou non d'un *devenir touristique*⁸ de nos villes et de de nos visites, participe d'un marché qui nuit aux écologies environnementale (diminution du tiers paysage) sociale (confiscation d'un droit à la ville) mentale⁹ (standardisation des imaginaires). S'il faut de l'argent pour faire du tourisme, l'industrie touristique nous offre une pratique très pauvre et appauvrissante de ce que peut recouvrir une visite. Heureusement, la plupart des visites que nous pratiquons au quotidien ne sont pas soumises à cette industrialisation du mouvement, ou pas aussi frontalement. Car c'est quelque chose que nous faisons pour beaucoup d'entre nous et de bien des façons. Nous visitons, nous rendons visite et beaucoup de la manière dont nous entendons vivre dans ce monde se jouent et s'inventent dans les moyens matériels et immatériels que l'on se donne pour rendre visite (un plein d'essence, un coup de pédale, une proposition à un·e ami·e, le choix d'un itinéraire). Cette affinité dans la visite en recherche est donc intimement liée à la nécessité d'habiter les espaces, la nécessité que les espaces soient habités quelle que soit la « nature » de ce qui les habite. Cela nécessite aussi de s'assurer, tant que possible, que l'on ne « dégrade » pas les habitats visités — le fait d'être en recherche n'est pas une garantie — que nous participions plutôt à faire proliférer les modes d'entrées en relation ici et là-bas. Enfin, il s'agit aussi d'habiter les espaces que l'on quitte et que l'on retrouve après.

Des sols, des photos

La manière de me saisir de la carte *Sols* qui m'est distribuée vient raconter en soi quelque chose de la recherche qui accompagne ma visite ou de comment cette visite accompagne ma recherche. Même si dans ma pratique je suis amené parfois à « performer » la recherche au moyen de lectures à hautes voix, de déambulations sauvages en costume, j'accueille avec toujours un peu d'appréhension et de timidité les invitations comme celle-ci. Pourtant, il m'arrive de me prendre au jeu. Cette fois-ci, j'ai un pré-texte tout trouvé pour jouer le jeu sans m'exposer pour autant. Je vais prendre, sur différents sols et sur différentes textures, cette carte *Sols* en photo.

Car l'une des raisons de ma présence à Marseille est aussi la visite d'un ami photographe (Laurent Reyes) rencontré plusieurs années auparavant à la friche Lamartine (association artistique et culturelle à Lyon). Je profite de cette visite amicale pour lui demander de m'initier à la photographie argentique avec un appareil Minolta 16. Un petit appareil, qui permet de faire de la photographie très sommairement via des pellicules ou microfilms de 16mm. L'apparente simplicité du processus offre une porte d'entrée pour la photographie argentique. Je ne souhaite pas aller beaucoup plus loin en ce qui me concerne.

⁶Intervention, telle que je l'ai retenue et compilé dans *Lieux et Milieux*, d'Aleks Dupraz aux journées « Faire recherche en quartiers populaires » 30 et 31 août 2020 à Saint-Denis.

⁷<https://www.hoteldunord.coop/>

⁸Collectif Droit à la ville Douamenez, *Habiter une ville touristique. Une vue sur mer pour les précaires*, Éditions du commun, 2023, p. 30.

⁹J'emprunte ce triptyque à Félix Guattari dans Félix Guattari, *Les trois écologies*, Édition Galilée, 1989, 80 p

Je n'ai pas d'ambition à devenir photographe ni à faire de belles photographies. Je souhaite simplement envisager une manière d'accompagner mes visites en recherche, d'accompagner les textes que ces visites écrivent. Je souhaite aussi profiter du fait qu'actuellement, à la friche Lamartine, je suis devenu, à la suite de mon ami parti à Marseille, référent du *labo photo μDose*. C'est donc l'opportunité d'équiper ma pratique d'un nouvel outil pour documenter et de faire l'expérience de cet espace dont je suis devenu référent par concours de circonstances (c'est une autre histoire...). Cette idée-opportunité m'est venue à Naples sans vraiment savoir si elle est intéressante.

La photographie argentique est, au moment où j'ai cette idée, un pré-texte pour retourner à Naples de même que Naples est le prétexte pour que je m'empare enfin de cet appareil que j'ai acheté une trentaine d'euros sur internet il y a plus d'un an maintenant. Au retour de Naples, donc, je m'invite à Marseille chez Laurent qui se disait prêt à m'accueillir. Je lui demande, au passage, s'il est possible qu'il m'apprenne à me servir de ce « machin ». Le hasard fait que ces dates combinent avec la venue de Francesca. Ce moment dans le jardin des Fabrettes est le premier où je suis seul avec l'objet après une petite initiation de mon camarade la veille. Initiation à la prise de photographies mais surtout, et plus difficile, initiation au chargement, en aveugle, de la pellicule dans la cartouche adaptée à l'appareil. Mes premiers pas dans le jardin sont donc accompagnés du *clic* des photos qui seront, pour la plupart, ratées. Plus tard dans la déambulation, je prends donc en photo la carte *Sols* sur différents sols (bitume, gravier, pneus brûlés au milieu de détritiques). Une seule de ces photos « rendra ». Elle est devenue précieuse de ce fait pour moi.

Le lendemain (samedi 18 février), je retrouve Elsa et Francesca pour une nouvelle randonnée. Cette fois-ci nous sommes en plus petit comité. Seule l'équipe de l'association 3,2,1 qui travaille depuis plusieurs années sur le quartier, en lien avec d'autres structures ainsi que des membres du collectif *Trait d'union*, seront présentes le matin. Une fois arrivée à la cité de la Castellane, Elsa et Francesca réunissent le groupe d'enfants qu'elles connaissent et qui sont, à notre arrivée, éparpillé-e-s entre différentes activités (balançoire, foot, famille, école coranique). C'est avec ce groupe et rejoints par Simon et Mélodie que nous irons qu'une action d'associations d'habitant-e-s tentent de préserver de dynamiques qui ne profiteraient pas à ces dernières¹⁰.

J'ai toujours l'appareil sûr moi. Avec l'argentique, je redécouvre cette déjà vieille contrainte du nombre de photo qu'il est possible de prendre, difficulté augmentée de la difficulté à recharger une pellicule soi-même. Habituellement, prendre des photos me met en tension. Le malaise que je ressens parfois à être dans des quartiers dans lesquels s'accumulent les inégalités, les injustices sociales et qui vivent des difficultés que peu d'autres quartiers vivent s'accroît avec le fait d'y prendre des photos¹¹. J'ai donc tendance à me l'interdire. Je sais ce que le geste peu contenir comme violence et provoquer, à raison, comme suspicion du fait de son caractère intrusif. Il y a des situations qui rendent évident le fait de ne pas prendre de photographie. Francesca m'indiquera d'ailleurs qu'il faudra que j'arrête, mon enthousiasme autour de cette nouvelle activité ayant peut-être suspendu ma vigilance à cet endroit.

Plus tard, sur la route du jardin, avec Naël, qui me demande de refaire son lacet, nous prenons quelques mètres de retard sur le groupe. Nous passons un moment privilégié où nous échangeons et échangeons tour à tour le tapis et le cabas roulant qui s'alourdit avec le dénivelé. Naël me surprend en train de prendre une photo de *containers* qui nous surplombent et qui surplombent le paysage. Curieux, il m'interroge. Je lui explique et il souhaite à son tour faire des photos. Comme avec moi-même, je le sensibilise à la dimension « finie » de l'activité (nombre de photographies possibles). Je nous distribue à l'un et à l'autre un nombre limité de photo à prendre ensemble. Cette limitation poursuit deux objectifs. Ne pas « défoncer » toute

¹⁰<https://marsactu.fr/lecrin-vert-de-miramar-un-jardin-prive-devenu-laboratoire-du-lien-social-a-lestaque/>

¹¹Un bref passage à Rome avant de me rendre à Naples me renvoie à un autre malaise, celui de voir des milliers de photos prises à la seconde par une foule de touristes que je compose. C'est vrai que l'on a envie de prendre une fontaine prise des milliards de fois en photo soi-même. J'ai compris, très récemment donc, que je n'en aurai plus jamais envie de même que d'être dans les endroits qui produisent cela.

la pellicule mais, surtout, de l'inviter à sélectionner ce qui pour lui fait sens à être photographié. Cela donnera lieu à une série de photos que je découvrirai plus tard et au prix d'un long suspense.

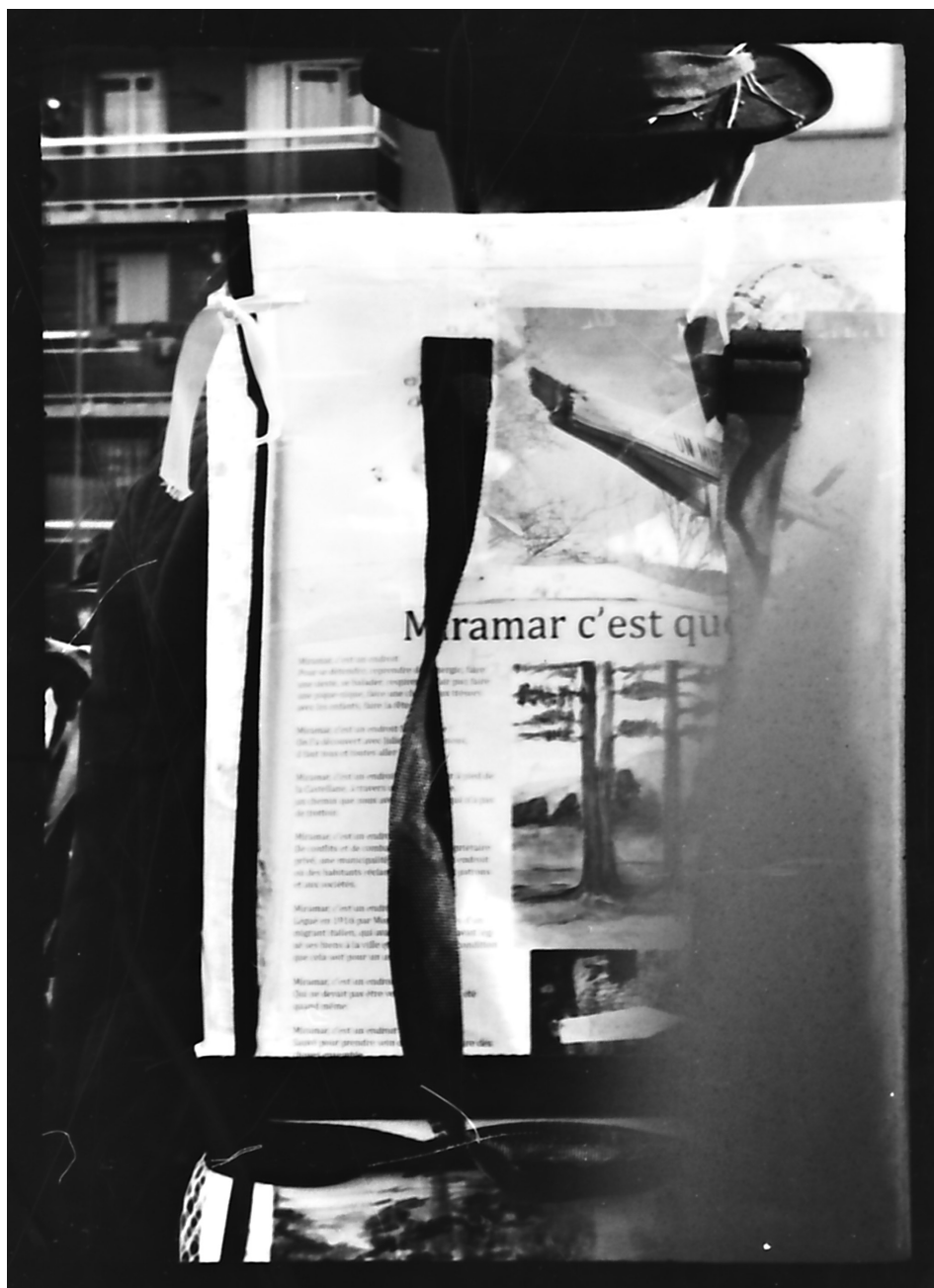
Révéler les photos est un autre processus que je découvre avec la photo argentique et le développement du négatif. Nous convenons avec Laurent d'un moment dans le séjour pour développer le négatif et compléter ainsi mon initiation. À la fin de cette journée, je le rejoins dans le laboratoire qu'il partage. Les membres du laboratoire étant en plein rangement et inventaire lorsque je rejoins mon acolyte, nous décidons de faire cela plus tard. Je découvre, au passage, ce qu'est une réelle dynamique de laboratoire argentique, un espace vivant, partagé, mutualisé et ce que cela peut impliquer en termes de gestion et d'action collective.

Avec Laurent, nous développerons finalement une partie des négatifs dans un placard du hall de son immeuble. Pensant la pellicule endommagée, j'apprends, avec la déception, à mesurer ce qui compte. La photo peut produire des moments comme cette complicité de quelques dizaines de minutes avec Naël. Par ailleurs, les photos que l'ont attends ne sont plus attendues pour les mêmes raisons. Ce qui produit une attente de voir les photos ce n'est plus la photo en elle-même, mais l'événement qu'elle raconte et qu'elle peut prolonger. En perdant cette pellicule je perds la possibilité de revenir vers Naël et les autres acteur-ice-s depuis ce moment mais surtout depuis ce médium que nous avons partagé (à l'inverse de ce texte). Nous découvrirons plus tard que la pellicule n'est en fait pas endommagée. Il me faudra attendre mon retour à Lyon pour la développer et découvrir ce qui reste de ce reportage collectif en quartiers Nord.

SOLS



JARDIN DES FABRETTES (THOMAS)



MIRAMAR C'EST QUOI ? (THOMAS)



SIMON ET THOMAS (NAËL)



Des sols publics

Pendant ces deux jours à Marseille, que ce soit la déambulation du vendredi depuis le jardin des Fabrettes ou bien celle du samedi de la Castellane jusqu'à Miramar nous transportons des tapis acheminés en voiture par Elsa et Francesca. Les tapis sont enroulés sous nos bras, passent de mains en mains, puis sont déployés de sol en sol au grès des pauses, des discussions dans l'espace public. De retour à Lyon, je me procure des tapis de ce type dans une enseigne où j'en croise par hasard. Quelques heures après, je retrouve les tapis marseillais en développant la pellicule restante. Puisque ces tapis nous ont accompagnés deux jours durant il est normal qu'ils apparaissent sur les photos que nous avons prises avec Naël. La façon dont les choses coïncident continue de tramer le récit de ma visite. À la carte *Sols* s'est ajouté la « photographie » auxquels s'ajoutent désormais des tapis.

À Marseille, les tapis qui nous accompagnent m'avaient déjà renvoyé à ceux que j'avais foulés, portés, déployés lors de ma visite auprès de l'association *Laboratoire ArchAologie* portée par Gabrielle Boulanger¹² et en lien avec le collectif de la *Mutu-ielle* et les *OASÎCH*¹³ îlots de chaleur humaine. Cette attention autour des tapis ayant été éveillée par le récit qu'a pu en faire Cécile Léonardi que ce soit à l'oral lors de nos différentes rencontres où à l'écrit dans le cadre d'un ouvrage collectif à paraître. Ce sont, cette fois-ci, les tapis et non mon smartphone qui deviennent les *intercesseurs*¹⁴ de ma visite et de ma recherche. Ils m'accompagnent depuis ces photos que je découvre et dessinent les contours d'un récit qui va agir à même ma pratique.

La matière des tapis marseillais et des tapis grenoblois est la même et semble pensée pour un usage en extérieur (enroulage, lavage, légèreté). Cette commodité permet de créer des situations accueillantes. On commence par rendre des sols parfois inhospitaliers (froid, boueux, rugueux...) accueillant et ce sans s'imposer aux autres ni dans le temps ni dans l'espace. Si le geste de déployer un tapis peut paraître simple, il serait dommage de s'arrêter à cette simplicité. Dans les contextes où je vois et je lis ces tapis se déployer, s'agencer, ce sont des types de relations (sociales et environnementales) qui sont désirées, travaillées et ce contre les logiques dominantes que véhiculent la ville patriarcale, néolibérale. Rien de si simple donc. Le tapis, tel que je le perçois dans ces mouvements et ces moments, s'inscrit dans une écologie de l'attention, dans un rapport au soin incorporé dans des pratiques. Tel que je les retrouve dans les mots de Cécile Léonardi ou dans l'*ArchAologie*, les espaces que ces tapis composent avec d'autres acteur·rices participent de cette nécessité de « *créer ou convertir des espaces, en particulier des espaces urbains, de façon à ouvrir de nouvelles possibilités pour maintenir et déployer le type de relations sur lesquelles nous pourrions compter toute la vie* »¹⁵. En m'invitant à partager ces tapis, c'est bien de ces tentatives de bâtir d'autres mondes dont je suis le visiteur.

Ces tapis sont aussi des outils de travail que je vois manipuler principalement par des femmes et ce dans des configurations sociales, spatiales où les questions liées au genre, au sexe, au travail, à l'émancipation, à la ville sont centrales. Des espaces qui travaillent un rapport non binaire aux mondes et à l'intersection de différentes problématiques, de différentes luttes. Dit autrement, que se soit à Saint-Martin-d'hères et la démarche des *OASÎCH* ou de l'association 3,2,1 et *Trait d'Union*, les tapis et les relations qui s'y déploient sont principalement activés par des femmes et dans des quartiers populaires. Le lien que je fais pourrait rejouer une assignation très courante dans nos sociétés genrées entre les femmes et « l'exigence »

¹²<http://museedutempslibre.org/laboratoire-archaologie>

¹³Une équipe d'une dizaine de personnes s'interrogeant sur leur rapport au soin et au travail en tant que femme, mère, travailleur·euses invisibilisé·es..., elles s'identifient aujourd'hui comme un collectif d'artisan·es du «prendre soin».

¹⁴Cécile Léonardi, «Des sols, des tapis, des ménagements», p. 165-186, dans Faire Recherche en quartiers populaires, *Nom de code déployer*, auto-édition, 2022, p. 203.

¹⁵Leslie, Kern, *Ville féministe. Notes de terrain*, Les éditions du remue-ménage, 2022, p. 98.

qui pèsent à leur égard quant au travail « *émotionnel genré* », « *domestique* » et du « *care* »¹⁶. Ces assignations — et ils semblent, aujourd'hui encore, plus que jamais urgent de participer à le nommer — ont des retombées bien réelles, puisque cela génère, entre bien d'autres choses, une incapacité à la fois matérielle, spatiale et temporelle à pouvoir prendre soin de soi, prendre du temps et de l'espace pour soi¹⁷. Dans ces conditions, l'espace public devient aussi un espace où les sollicitations, dans une société où elles sont omniprésentes mais aussi violentes, entravent des stratégies de protection et de contournement, entravent de possibles espaces d'autonomies permis notamment par un « sentiment d'anonymat »¹⁸ qu'offre l'espace public. Je ne veux pas laisser croire ici que je m'improviserai porte-parole de quoi que ce soit, ce serait mal venu. Mais je ne peux pas faire non plus comme si ces assignations, la manière dont elles perdurent, persistent dans nos pratiques, nos lieux, nos collectifs ou encore nos événements ne me concernait pas au pré-texte de ces quelques lignes. Bien au contraire, prendre sans cesse un peu plus la mesure de la prégnance de ces assignations dans les corps, les espaces, les mots, m'oblige.

L'achat de ces tapis me met donc face certaines contradictions. Il serait bien trop facile qu'il suffise d'acheter des tapis pour rendre un dispositif féministe et immédiatement efficace pour lutter contre la ville néolibérale et patriarcale. Je n'ai d'ailleurs à ce jour pu les déployer qu'une seule fois aux abords de la friche et j'en ai déjà tiré quelques leçons. Par ailleurs, ce déploiement s'est accompagné d'une lecture. Les citations de l'ouvrage *Ville féministe* de Leslie Kern — plus avant dans ce texte — ne sont pas innocentes puisque j'ai décidé de faire cette lecture pour penser l'espace public en même temps que je prétendais vouloir faire espace public. Le titre de l'ouvrage me semblait pertinent au regard de mon statue d'*homme blanc-cis diplômé sans handicap* et celui que je perçois des personnes que j'embarque avec moi. Faire espace public pourquoi pas, mais de quel espace public est-ce que je parle ? Construit par et pour les hommes blancs n'y-a-t-il pas un risque que, malgré toutes mes bonnes intentions, le cumul des privilèges que j'incarne, et l'expérience privilégiée que je fais de l'espace public depuis mon enfance déborde sur ma volonté de faire les choses autrement ? L'intention même de « vouloir faire espace public » ne déborde-t-elle pas de patriarcat ? Un dialogue interne, parfois sévère, se met donc en route depuis cette lecture. Comment ne pas s'immobiliser dès lors que l'on constate que faire c'est encore faire depuis des privilèges ? Quelles pistes pour ne pas profiter une nouvelle fois du privilège qu'offre cette culpabilité pour ne rien faire ? Loin d'être exclusives (au sens où elles excluraient des personnes), ma visite marseillaise et les visites qu'elle me donne à penser rétrospectivement ouvrent les espaces pour se mettre collectivement au travail. Bien loin d'assumer une assignation, il me semble que ces pratiques, que matérialisent entre bien d'autres choses, ces tapis, travaillent à les dépasser. Elles invitent celles et ceux qui s'y assoient à y songer de bien des manières (au moins le temps d'un tapis).

« Des tapis déroulés sur un sol « public » n'annulent à aucun moment le fait que ce sol puisse être foulé par n'importe qui, quels que soient son âge, son genre, sa confession, sa condition. Ce que les tapis y rajoutent, c'est une marque d'attention. Faire attention à celles et ceux qui entre dans l'espace, les inviter à se mettre à l'aise, en un mot les recevoir »¹⁹

¹⁶ Leslie, Kern, *Ville féministe*, op.cit, p. 116.

¹⁷ Je renvoi ici une nouvelle fois au texte de Gabrielle Boulanger et Cécile Léonardi qui met en récit la démarche des OASÏCH. Gabrielle Boulanger, Cécile Léonardi, « Dans l'intimité des temps pour soi(n) » *Agencements. Recherches et pratiques sociales en expérimentation*, n°2, décembre 2018, p. 32-53.

¹⁸ Leslie, Kern, *Ville féministe*, op.cit, p. 83.

¹⁹ Ibid.

Des pratiques en-sols

Ces gestes me semblent donc d'abord être le propre de pratiques. De pratiques qui sont en tension avec les logiques qui voudraient justement en faire des *dispositions*²⁰ genrées. Penser en « *rationalité pratique* » m'oblige, parce que cela implique nécessairement une réflexion de fond au départ de moi-même et de ma capacité à me remettre en question et de remettre en question mes intentions. Cette rationalité pratique m'oblige à sortir du confort des dispositions qui me permettrait de me décharger de la « fonction » de soin sur des métiers, un sexe. Par ailleurs, cela invite, plutôt qu'à chercher chez soi une aptitude à la sollicitude, à mettre en action des pensées permettant aux pratiques d'incorporer une attention soutenue aux mécanismes de dominations de tous ordres. L'évidence me semble être de commencer par ranger son appareil photo ou de l'utiliser différemment, de se taire ou de parler autrement, d'écouter et d'accepter d'entendre. Il faut aussi se laisser déformer.

Je reprends cette idée de déformation que j'entends dans les échanges que j'ai le samedi notamment autour du travail que réalise l'association 3,2,1. Je m'identifie à ces trajectoires qui s'inventent au carrefour de celles des autres et, donc, qui appartiennent difficilement à un « *genre professionnel* ». Ces trajectoires sont à la fois les possibles pour inventer des nouvelles manières d'être, d'intervenir, d'accompagner, à la fois à la merci de ce que Mélodie nomme la « politique du mouchoir » où nos pratiques, précaires, créatives et flexibles sont malmenées puis jetées à la poubelle. Ce que je nomme pour ma part « politique du transitoire ». Cela, alors que ces pratiques d'éducatrices populaires, artistiques, de recherche-action, qui n'existent pas sans celles des habitant-e-s, s'engagent dans des mouvements de transitions sociales, démocratiques, écologiques indispensables aujourd'hui. Toujours dans ces échanges, j'entends aussi la nécessité, face au transitoire, de penser des pratiques qui s'attachent à un territoire à contre-courant des logiques qui visent aujourd'hui à désincarner, à dématérialiser le travail, y compris dans le champ social. Cet attachement doit être pensé très concrètement et à besoin de nos recherches et actions collectives pour tenir tant il est soumis à des pressions fortes (sociales, politiques psychologiques, économiques, familiales). La déformation dont parle Francesca implique donc des professions *transgenres* où peuvent se croiser et s'inventer une infinité de pratiques mais où les difficultés, les pénibilités liées aux pratiques ne s'effacent pas pour autant. L'hybridité est donc un moyen autant qu'une fin. Et si elle s'incarne individuellement dans nos manières de faire, elle a besoin de s'incarner collectivement, d'être soutenue pour être soutenable.

Les autres visites que j'ai pu réaliser me donnent aussi à penser ces pratiques *transgenres* loin des injonctions à la mode de la pluridisciplinarité, de l'hybridité que le champ artistique et culturel aime tant (l'université aussi). Ces pratiques, professions, expériences hybrides le son par nécessité par ce que c'est ce qu'impose les institutions, les normes. C'est ce qu'impose les logiques de démolition-reconstruction que pratique l'état néolibéral — démolition des droits et des structures sociales et reconstruction sur un mode concurrentiel et méritocratique. C'est ce qu'engagent les collectifs que j'ai préalablement cités mais aussi ce que je perçois de ce que le collectif *En Rue* a fabriqué sur la commune de Saint-Pol-Sur-Mer et qui s'incarne autour de chantiers et notamment de la construction de bancs publics²¹. Derrière les bancs et les chantiers du collectif *En Rue*, et « comme » derrière les tapis et les *Oasîch*, se racontent ces genres professionnels qui se mélangent, ces soins qui tentent d'être apportés parce que la puissance publique a décidé d'abandonner pour mieux régner. Enfin, ces hybridités me semblent aussi nécessaires car c'est à la frontière des pratiques qui nous environnent que nous (ré)inventons celles qui comptent pour nous (la cuisine, la maçonnerie, la coiffure, le théâtre, le massage, la sociologie, etc.).

À Lyon, alors que je m'installe avec ma cabane²², que je dépose mes deux tapis pendant que Marc-Antoine Granier s'installe avec son micro, nous échangeons avec une dame. Elle ne veut pas parler au micro mais elle ne refuse pas

²⁰Joan Tronto, « Du care », *Revue du Mauss*, 32, 243-265, <https://doi.org/10.3917/rdm.032.0243>.

²¹Pour découvrir l'ensemble du corpus de la recherche-action menée par le collectif *En Rue* je vous renvoie vers le lien suivant : <https://quartiersenrecherche.net/categorie/en-rue/>

²²Cette cabane est en fait la niche de Jean-Spagh, un homme-chien naît entre le square Bataillon Camagnole et liberté (Villeurbanne) et la friche Lamartine (Lyon 3ème). La cabane est fragment de friche natureculturelle qui se déplace dans la ville. Pour pister Jean-Spagh : www.defluences.fr

la discussion. Elle regrette que dans la trame verte dans laquelle nous sommes ne se trouve pas un banc pour faire une pause sur sa balade, balade que j'imagine quotidienne. J'avais justement pour projet de pouvoir installer des assises pour rendre plus accueillant cet espace autour de la cabane que je souhaite comme un espace public en recherche. Une recherche que l'on peut venir visiter à condition peut-être que celle-ci se dote des moyens d'accueillir...

Pour cela, penser et faire avec les expériences et les lectures cités jusqu'ici me conduit à envisager très concrètement le dispositif et les changements que je souhaite lui apporter. J'imagine conserver les éléments actuels (chaises, lectures, boissons, cabane). Pour autant, depuis ma position, la piste qui me semble intéressante à suivre, bien qu'un peu caricaturale, est celle qui consiste à produire les conditions de mon effacement. Peut-être pas tant l'effacement de moi-même que de ce que je représente. Cela supposerait pour moi une forme d'étalement du dispositif dans l'espace. Cet étalement sera justement facilité par la présence de nouveaux tapis pour proposer des espaces plus isolés. Cela permettra peut-être de produire une intimité tout en diminuant les situations et les sensations de contrôles de l'espace par la personne qui l'a pensé (moi). L'autre piste est peut-être d'envisager de réduire la nécessité de l'interaction avec cette personne et de créer les conditions d'une autonomie dans l'espace. Cela pourrait passer par la présence d'écriteaux invitant possiblement les personnes de passage à prendre possession de l'espace et de s'y sentir à l'aise sans qu'une personne ait besoin d'être présente, d'être identifiée comme référente ou comme autorité. Ces pistes peuvent faire sourire par leur naïveté, paraître complètement décalées au regard de ce qu'il est nécessaire de déployer aujourd'hui. Pourtant, c'est ce que je m'appête à engager et c'est ainsi que j'entends continuer à écrire le récit de cette recherche en visitant, en friche. Qui sait, ces pistes font peut-être exister ce qui n'existe pas encore, ce que je n'imagine pas encore. Cela aussi depuis les critiques qu'elles éprouveront et que je devrai également éprouver.

Enfin, si une visite suppose une invitation, alors considérez ce texte comme une invitation à venir visiter ma recherche en friche. À la façon dont on m'a invité à venir visiter ce jardin du 15ème arrondissement de Marseille, lui aussi, en friche et territoire de nombreuses recherches.

CARTE POSTALE

CARTE POSTALE est une tentative de partager de courts textes dans le cadre de l'écriture d'une **RECHERCHE EN FRICHE**. L'idée est venue suite à une visite à Marseille, et d'une pause à Romans-sur-isère sur le retour, avec l'envie de pouvoir partager (sous forme d'envoi) ces textes qui s'écrivent, se «déclenchent», depuis ces moments (souvent trop courts) et avec les personnes qui les rendent possibles. Rien ne se fait jamais seul, cette envie est donc fortement inspirée et en lien avec des travaux, des écritures, des échanges et, bien sûr, des éditions autonomes, qui gravitent dans et autour du réseau des Fabriques de sociologie (<https://www.fabriquesdesociologie.net/>). Je pense notamment à ceux d'Aleks Dupraz, Nicolas Sidoroff, Myriam Suchet, Pascal Nicolas-Le Strat. Je pense aussi à Ours Éditions et je remercie d'ailleurs Yves « Ours » Koskas pour ses conseils (<https://www.occitanielivre.fr/annuaire/>)ours-editions).

RÉFÉRENCE CARTE POSTALE

ARNERA, T, NICOLAS-LE STRAT, P, Sidoroff, N, STARITZKY, L (2021). «Pratiques autonomes de publication en recherche-action», *Agencements. Recherches et pratiques sociales en expérimentation*, 2021/1 (n°6), p. 130-135, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-agencements-2021-1-page-130.html>

SIDOROFF, Nicolas (2018). «Faire quelque chose avec ça que je voudrais tant penser». *Agencements. Recherches et pratiques sociales en expérimentation*, 2018/1 (n°1), p. 41-72, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-agencements-2018-1-page-41.htm>

SUCHET, Myriam (2016). *Indiscipline ! Tentatives d'UniverCité à l'usage des littégraphistes, artistechniciens et autres philopraticiens*. Montréal (Québec) : Nota Bene, 108 p.

ZONE DE PUBLICATION AUTONOME (ZAP) – DÉFLUENCES

CONTACT : CONTACT@DEFLUENCES.FR

www.defluences.fr

TEXTE, PHOTO, CONCEPTION ET MISE EN PAGE : THOM-A

POLICE TITRES ET NOTES : RONFARD, ANNE FLORENCE DESSALES

POLICE TEXTE : LINUX LIBERTINE

EN COMPAGNONNAGE AVEC



l a m
a r t
i n e

μdose